

LES DÉTECTIVES

1

LE VOL DU DIAMANT CLAYMORE

DANIEL KENNEY

EMILY BOEVER

HERMINE HÉMON

un label de
hikari

lucca
éditions



Les mots suivis d'un astérisque (*) sont expliqués dans le lexique à la fin du livre.

Directrice éditoriale : Sandrine Harbonnier

Maquette et conception graphique : Katarina Cendak, Joséphine Voisart

Correction : Véronique Danis

Illustrations intérieures : © Emily Boever

Illustration de couverture : Louis Diallo

Traduction française : Hermine Hémon

Annexe : Claire Placide

Conforme à la loi no 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Titre original : The Math Inspectors, book one :

The Case of the Claymore Diamond

Copyright © 2014 Daniel Kenney & Emily Boever

Lucca Éditions

109, rue d'Arras, 59000 Lille (France)

www.luccaeditons.com

© Lucca Éditions, 2020, pour la traduction

ISBN (Lucca Éditions) : 978-2-9572756-1-8

Dépôt légal pour l'imprimé : octobre 2020

Avec le soutien de la région Hauts-de-France





LE VOL DU DIAMANT CLAYMORE

DANIEL KENNEY

TRADUCTION D'HERMINE HÉMON

ILLUSTRATIONS D'EMILY BOEVER



lucca
éditions

À maman et papa. Vous m'avez donné tant d'amour et toute la lumière dont j'avais besoin pour lire, je ne pourrai jamais assez vous remercier.

Daniel Kenney

Ce livre est pour vous : Matt et Lucy, Emma, Joe, Paul, Aileen, Maisie, Jack et Patrick. Vous êtes ma plus grande aventure.

Emily Boever



PROLOGUE

9 SEPTEMBRE, 4 H 6 DU MATIN

Un téléphone sonne dans une pièce obscure, mais la silhouette à proximité ne répond pas.

Après une minute de silence, on rappelle. Le même numéro.

Une autre minute s'écoule, on rappelle encore. Cela ne cessera jamais !

La silhouette soulève finalement le combiné d'une main tremblante.

– Qui est-ce ?

– C'est ton jour de chance, ce n'est pas le patron, répond une voix au bout du fil. Le patron n'aime pas attendre.

– Je... je n'ai pas l'argent.

Un soupir craque au travers du téléphone.

– Enfin... Je ne l'ai pas là maintenant. Il me faut juste un peu plus de temps.

– J'ai l'impression que tu m'as mal compris. Le patron n'est pas du genre à attendre.

– Écoutez-moi. J'ai une idée et je... je paierai même 5 % de plus !

Il y a un silence glacial. Le cœur de la silhouette s'emballe. Ça ne se passe pas comme prévu.

– Bon écoutez, je connaissais des gens qui faisaient circuler des objets de valeur sur le marché noir et...

– Le patron sait tout de ton passé criminel, le coupe la voix. En vérité, j'ai sous les yeux un dossier contenant des preuves assez irréfutables te concernant. Il te faut plus de temps ?

– Oui.

– Eh bien, c'est vraiment ton jour de chance : tu as une semaine pour mettre ton plan à exécution.

– Vous ne le regretterez pas !

– Nous verrons bien, conclut la voix d'un ton sec. Mais si nous n'avons pas l'argent dans une semaine, ce dossier sera transmis à la police. Et laisse-moi t'assurer d'une chose :

après ça, il n'y a qu'en prison que tu pourras recevoir des coups de fil !

Une main tremblante replace le combiné sur son socle et allume une lumière.

Il y a du travail à faire.





RAVENSBURG
QUARTIER HISTORIQUE



CHAPITRE UN

TOUTES LES UNITÉS AU RAPPORT

Voici le New York de Stanley Carusoé. Cela n'a rien à voir avec la jungle urbaine de Manhattan faite de gratte-ciels et de canalisations enfouies, de taxis jaunes et de rues noires et sales. C'est à deux heures au nord de la ville, niché entre le fleuve Hudson et les montagnes des Catskill. Un lieu rempli de personnes étranges et adorables qui ont leur petit commerce, leur petite famille et qui quittent rarement cet endroit. Un lieu où les filles et les garçons jouent, traînent, découvrent et grandissent ensemble.

C'est aussi une ville où un petit garçon de douze ans en particulier, vouant une passion aux mathématiques et ayant un intérêt encore plus grand pour les mystères, est assis dans une cabane perchée dans un arbre, occupé à préparer ses futures aventures.

Cette ville s'appelle Ravensburg et, en ce samedi de septembre, la chaleur moite de l'été s'est momentanément estompée pour laisser la place aux brises douces et régulières venues du Canada. Stanley Carusoé est assis sur le canapé, il regarde dehors par la fenêtre de la cabane dans l'arbre et il sourit, finalement : un papillon monarque s'ébat dans le vent alors qu'il commence son long voyage vers le sud. Il y a du changement dans l'air, se dit Stanley.

Il y a effectivement du changement dans l'air.

Un bruit pousse Stanley à se détourner de la fenêtre. Le visage rond de Gertie apparaît dans la trappe du plancher.

– Je la déteste, lance-t-elle.

– Tu détestes qui ? demande Félix, agenouillé devant l'autre fenêtre de la cabane occupé à regarder dans de petites jumelles.

– Miss Parfaite, Polly Partridge ! éructe

Gertie en étirant son cou.

– Je sais, reprend Félix en ajustant légèrement les jumelles. Je trouve ça simplement marrant de te l'entendre dire. Qu'est-ce qu'elle t'a encore fait ?

– Tu n'as rien vu ? Ce n'est pas qu'à moi qu'elle a fait quelque chose, mais à nous tous !

Gertie termine son ascension, ouvre son sac à dos sur le plancher et, tout en grognant, en sort quelque chose.

Stanley sait qu'elle ne l'a pas remarqué sur le canapé :

– Qu'est-ce que c'est ?

Gertie sursaute et se retourne.

– Stanley Robinson Carusoé ! Ne me fais pas peur comme ça !

Ses yeux lancent des éclairs.

– Tenez, lisez par vous-mêmes.

Stanley saisit le journal que Gertie lui tend, jette un oeil au titre et fronce les sourcils :

– Euh, Félix, il vaudrait mieux que tu regardes ça.

Félix fait non de la tête :

– Pas maintenant. Je ne peux pas détourner mon attention une seule minute. C'est un peu une question de vie ou de mort.

La silhouette dégingandée de Félix se

contorsionne de manière grotesque, ses coudes juchés sur le bord de la fenêtre.

Les yeux de Gertie passent des jumelles à la pile de papiers de bonbons qui se trouve au sol, avant de revenir au visage constellé de taches de rousseur et barbouillé de Félix.

– Est-ce que c'est du maquillage de camouflage ? demande-t-elle à Stanley. Qu'est-ce qu'il fait au juste ?

Stanley hausse les épaules en rendant le journal.

– Je vais vous dire ce que je fais, répond Félix tout en épiant. J'ai laissé la dernière part de mon gâteau d'anniversaire sur le meuble de la cuisine pour qu'il monte à température ambiante. Tout le monde sait que c'est le mien et tout le monde sait aussi que j'attends ce soir pour le manger. Seulement, quelqu'un me pique ma nourriture et personne n'a encore avoué. Ça ne se passera pas comme ça ! D'ici, je vois parfaitement bien la cuisine et, cette fois, continue-t-il en secouant un poing rageur dans les airs, je vais attraper le voleur la main dans le sac.

Gertie pose ses mains sur les hanches et incline la tête sur le côté.

– De vie ou de mort ? Mais ça n'a rien à

voir avec la vie ou la mort, Félix. Ça, c'est une question de vie ou de mort.

La colère rend sa démarche plus saccadée tandis qu'elle traverse la cabane avant de lui envoyer le journal en plein milieu de son visage de rouquin. Il n'y prête pas attention. Elle regarde ensuite vers la cuisine :

– Combien de temps va prendre ta stupide mission ?

– Pour ton information, cela n'a rien de stupide, c'est une surveillance pâtissière.

Il relève la tête et claque des doigts.

– Attends une minute. Ça en fait une pâtiveillance ! Waouh. Quoi qu'il en soit, j'attends depuis maintenant trois heures et je suis prêt à en attendre trente de plus pour attraper le coupable. Rien que cette semaine, on m'a chipé une demi-friandise, une part de toast à la cannelle et des restes de lasagne.

Après avoir marqué une pause, il se tourne vers Gertie pour la première fois :

– As-tu la moindre idée du délice que c'est de manger les lasagnes de ma mère quand elles ont passé une nuit au frigo ?

Stanley se met à glousser. Si Félix recherche de l'empathie, ce n'est pas sur le visage de Gertie qu'il va la trouver.

Félix reprend sa surveillance.

– Est-ce que tu as au moins lu le journal de l'école hier ? dit Gertie en se retenant de crier. Polly a rédigé un éditio qui s'intitule « L'anglais est le sujet académique le plus appréciable, devant l'art, la danse, les sciences et enfin », ce n'est pas terminé, « le rangement de sa chambre et pour finir les mathématiques ». Elle cite des études qui disent que les gens qui aiment les maths, tiens-toi bien, « ont plus de chances d'enfiler des pulls à leurs animaux, de mouiller leur lit et de sortir avec leurs peluches ».

– Comme c'est mesquin, j'y crois pas ! éructe Félix.

– Je ne te le fais pas dire, lui répond Gertie. Elle va vraiment trop loin cette fois.

– Non, regardez, ça bouge dans la maison.

Stanley se précipite à la fenêtre. Même Gertie se met sur la pointe des pieds pour avoir une meilleure vue.

Il y a du mouvement dans la cuisine. Puis quelque chose de petit et de blanc saute sur le meuble. C'est Buckets, le chat blanc et touffu de la famille Dervish. Le précieux félin renifle les bords du gâteau d'anniversaire, lèche le numéro 12 bleu qui se trouve au sommet,

avale l'assiette entière en quatre bouchées, saute à terre et repart d'un pas nonchalant.

Les jumelles en tombent du visage de Félix.

– Ce misérable petit félidé. On m'y reprendra pas, à remplir son bol de lait. Et après tout ce que j'ai fait pour lui, tout ce que nous avons vécu ensemble...

– Je suis désolé, mon ami. Je sais à quel point ce gâteau comptait pour toi, le console Stanley en lui tapotant l'épaule.

Gertie agite ses mains dans les airs :

– Du gâteau ? Mais on s'en moque du gâteau !

Écoutez plutôt cette dernière phrase : « Les seules personnes encore plus pathétiques que les gens qui aiment les maths dans cette école sont les gens qui prennent les maths pour leur meilleur ami. » C'est clairement dirigé contre nous.

– J'imagine, soupire Félix avant d'ouvrir une autre friandise. Et on fait quoi maintenant alors ?

Gertie et lui se retournent tous deux vers Stanley.

Mais, avant que Stanley ne puisse répondre, la trappe au sol s'ouvre avec fracas, et Charlotte apparaît sur l'échelle avec un

grand sourire. Une queue de cheval retient ses cheveux blonds bouclés et ses yeux bleus pétillent d'excitation.

Stanley la regarde :

– Tu l'as, c'est bon ?

– Je l'ai, répond Charlotte en hissant un carton sur son épaule.

– Ouais, et on a quelque chose, nous aussi, dit Gertie, projetant son bras avec une telle force que des morceaux de journal se répandent sur le plancher de la cabane. Un bon gros problème concocté par Polly Partridge. Pourquoi est-ce que je suis la seule à me préoccuper de la situation ?

– Crois-moi, Gertie, lui répond Stanley, tu n'es pas la seule.

Il se baisse pour attraper la boîte.

– Polly n'aura que ce qu'elle mérite.

Il en sort un appareil électronique recouvert d'une multitude de boutons qu'il pose sur la petite table au milieu de la cabane.

– Mais ce ne sera pas aujourd'hui. Aujourd'hui, nous avons mieux à faire.

Il soulève un câble d'alimentation noir qui sort de l'appareil.

– Aujourd'hui, nous découvrons notre destin.

Gertie regarde la prise de l'autre côté de la cabane.

– On dirait bien que notre destin a besoin d'une rallonge. C'est quoi, ce truc ?

– Passe-moi la rallonge et je vais te montrer, dit Stanley en faisant un signe vers le tronc.

Gertie fait une courbette :

– Tout ce que vous voudrez, très cher leader. Mais n'oubliez pas que j'ai oublié Polly.

Charlotte se hisse dans la cabane, se penche sur le gadget et le tapote :

– Je n'ai pas testé ce truc. Je ne suis pas certaine qu'il fonctionne encore.

Elle regarde Félix avant d'ajouter :

– Joli ton camouflage, au fait.

– Pour ce que ça a changé... répond Félix, la bouche pleine de sucreries.

– Je dois comprendre que tu n'as plus besoin de ça ? demande Charlotte en retirant les jumelles de chasse de haute précision suspendues à son cou.

– Non, l'opération Appâtissier ne pouvait attendre. Merci de les avoir apportées, mais mes lunettes d'espionnage reçues en cadeau dans ma boîte de céréales ont suffi.

– Le coupable ? l'interroge Charlotte.

– Buckets.

– Ah zut ! dit Charlotte avant de se tourner vers Gertie. Les chats, ça mange du gâteau ?

– Les chats ? Non. Buckets ? Il mange tout ce qu'il peut, ricane Gertie.

– Le gâteau a toujours été notre moment privilégié, explique Félix. Jusqu'à aujourd'hui.

Stanley, de son côté, branche le câble à la rallonge :

– Félix, vois si tu peux faire fonctionner ce machin.

– Si c'est de l'électronique, j'en fais mon affaire, dit Félix.

Ses doigts parcourent l'étrange appareil.

– Il y a plutôt intérêt à ce que ce soit une machine vengeresse, Stanley, le prévient Gertie.

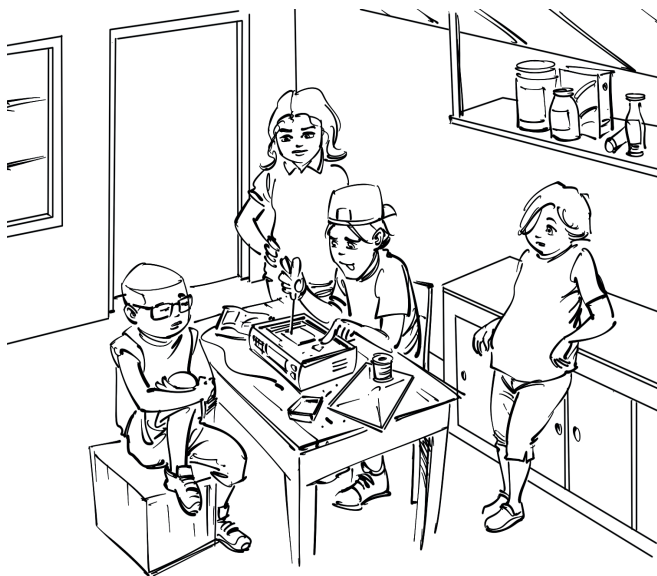
Félix active le bouton d'alimentation et ajuste un levier. Il fait non de la tête, avant de sortir un tournevis de sa poche et de le planter dans la machine au niveau du levier. Il se penche en avant et ajoute en souriant :

– Elle est vivante !

Ils retiennent tous leur souffle puis se rapprochent.

Des voix commencent à se faire entendre.

– Une radio ? demande Gertie.



– C’est un vieux scanner de la police, explique Charlotte. Nous l’avons trouvé dans mon grenier et Monsieur Idées-de-génie a pensé que nous en aurions besoin dans la cabane. J’ai déjà vu les présentateurs de *MythBusters** en utiliser pour faire griller du pain. Tu sais, si jamais il y a une urgence.

– Au cas où tu aurais besoin de faire griller du pain tout en combattant le crime ? demande Félix en se grattant le menton. Ça me plaît !

– Oui, enfin ne t’excite pas trop, ça n’a pas marché, réplique Charlotte en haussant les épaules.

– Et en quoi c’est notre destin exactement, Stanley ? lance Gertie.

– Eh bien, j’adore les toasts, répond Félix.

– Ça n’a rien à voir avec les toasts, explique Stanley. Oublie les toasts. On va écouter la fréquence de la police. Ils échangent des informations sur les crimes en cours sur ces ondes. On écoute et, ensuite, on va sur place regarder les policiers en action. Et j’ai même pensé... enfin... vous voyez, qu’on pourrait résoudre un crime ou deux...

Un long silence se pose sur la cabane.

– Tu veux lancer une agence de détectives ? lui demande Gertie.

– Je ne sais pas, répond Stanley en enfonceant les mains dans ses poches. Je me suis simplement dit que ça pourrait être amusant.

– Tu rigoles ? On serait comme ces gamins qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas dans *Scooby-Doo* ! On résoudrait des mystères, on déjouerait des complots, on attraperait des méchants, et tout ça en portant des écharpes trop classe. Quand est-ce qu’on s’y met, les gars ?

– Je croyais t’avoir déjà dit que voir la vie comme un dessin animé, c’est bizarre, dit Charlotte tout en donnant un coup dans l’épaule de Félix.

– Aïe ! s'exclame Félix en se frottant le bras.
Gertie se penche pour voir le scanner d'un peu plus près :

– Très bien, elle est cool, ton idée. Sauf pour les écharpes.

Elle relève la tête vers Stanley.

– Mais promets-moi qu'on n'oubliera pas Polly !

Stanley fait un mouvement de croix sur son torse avec son index :

– Promis !

Les amis s'amassent autour du scanner et Stanley augmente le volume. Durant les deux heures qui suivent, ils prévoient tout sur leur nouveau club (très amusant) et écoutent les discussions de la police (beaucoup moins amusant).

La radio signale qu'un certain individu a beaucoup trop de contraventions impayées.

– Et si on s'appelait les Bandits des maths ?

– Oui, ce serait un super nom... si on était des criminels !

Quelqu'un conduit avec un feu arrière brisé.

– J'ai trouvé : le Club anti-anglais.

– C'est toujours mieux que les Esprits mathématiciens anticriminels !

Un chat (ce n'est pas Buckets, même si cela n'aurait pas dérangé Félix) est coincé dans un arbre.

- On commence une cagnotte ? Tout ce que je veux dire, c'est qu'on va sûrement avoir besoin de beaucoup de friandises. Et sûrement d'uniformes.

Ils sont en train de se dire qu'ils se retrouveront après le dîner quand une dernière information tombe. La voix est étonnamment calme pour annoncer une telle nouvelle : « Vol à main armée au 429 Main Street, la bijouterie Franklin. Le suspect a quitté les lieux et peut être armé. Faire preuve de prudence. Appel à toutes les unités. Appel à toutes les unités. »

Les quatre amis échangent des regards pendant quelques instants. Puis, d'un seul coup, ils se précipitent vers la trappe, dévalent l'échelle, empoignent leur vélo et filent à toute vitesse.